

Cycle de conférences-débats de Soho. De quel péché sommes-nous les héritiers ?

Isabelle Lesay-Wolf

Le Cycle de Soho s'ouvre cette année sur une notion qui concentre bien des griefs à l'égard de la religion, typiquement «un sujet qui fâche». L'intitulé : **le péché originel : coupables mais pas responsables ?** augurait d'une soirée à tout le moins austère. Pourtant l'un des deux intervenants, Michel Bertrand va nous réconcilier en quelque sorte avec ce péché. Et c'est de cette réconciliation — toute relative ! que *Le Lien* vous propose un compte-rendu.

Pasteur à Marseille, puis Président du Conseil National de l'Eglise Réformée de France, le pasteur Michel Bertrand est aujourd'hui l'initiateur et l'animateur du site internet «théovie» qui offre une formation biblique et théologique sur le net.

Nous rappelant que la théologie est une science qui opère sans cesse de nouvelles interprétations, Michel Bertrand situe rapidement la notion de *péché originel* dans son contexte d'apparition : Saint Augustin l'élabore au Vème siècle, sur fond de lecture historicisante de la Bible, pour répondre à une polémique propre à son époque. Seize siècles plus tard, on considère que ces textes ont une portée étiologique, c'est-à-dire qu'ils parlent de la condition de l'être humain devant Dieu. Michel Bertrand pose donc très clairement que le *péché originel* dans l'acception augustinienne s'avère un concept caduque pour répondre aux défis de la foi aujourd'hui.

Malheureusement, cela ne nous débarrasse pas pour autant du péché tout court. Ni même de la question de savoir d'où il vient. Et la Genèse, elle, reste pertinente et lisible quand elle inscrit la capacité de l'homme à errer, manquer sa cible, se révolter, pécher, dès ses premières pages, au coeur de sa nature. Elle reste intelligible quand elle identifie l'origine de toute faute morale à un mauvais placement de l'homme vis-à-

vis de Dieu. En d'autres termes, quand elle pose la faute morale en symptôme d'un mal plus profond : celui de vouloir prendre la place de Dieu, de vouloir " être comme des dieux" , de vouloir tout maîtriser. Ainsi le texte articule condition de finitude avec désir d'absolu, aspiration à l'infini et mortalité. Plus loin, l'histoire de Babel réitère l'affirmation : le destin de l'homme n'est pas à chercher dans la tour-puissance totalitaire, mais au travers de la richesse et du risque des différences.

Pour la clarté de son exposé, M. Bertrand propose trois aspects intrinsèquement liés de ce "mauvais placement": mal faire, mal croire et mal être.

Mal faire suppose culpabilité et peurs. C'est dans cette optique que l'apôtre Paul accuse la Loi d'édicter un programme d'obéissance infaisable, et par cette exigence même, — qui ne tient pas compte des limites de l'homme, («capable de vouloir le bien, mais non pas de l'accomplir») de pousser au manquement, c'est à dire de rendre inévitables les infractions et les accommodements. C'est à cette Loi idéaliste, qui génère activisme moral et scrupules, culpabilité et pièges de l'autojustification, que Paul s'attaque. La résurrection du Christ abolit cette loi, parce qu'elle révèle que l'amour de Dieu vient nous rejoindre au coeur même du manquement ; «Là où le péché abonde, la grâce surabonde».

Mal croire, «le contraire du péché, c'est la foi» dit Kierkegaard, mais quelle foi ? Comment ne pas se tromper de Dieu ? Comment ne pas remplir l'espace de Dieu en y substituant secrètement une idole ? ... Peut-être en se reconnaissant toujours tenté, tenté de se réaliser à partir de soi, tenté de désigner une réalité tangible qui répondrait du sens de notre vie. Et se reconnaissant tel, de s'abandonner avec confiance à Dieu : «Sois pécheur et pêche courageusement, mais crois avec confiance...» disait Luther. Et le Réformateur de nous enjoindre d'entretenir un «désespoir confiant», de «se reconnaître toujours pécheur, et toujours pardonné»...

Enfin le **mal être**, se révèle lié au mal faire, et au mal croire ; mal être qui oscille entre culpabilité et errance du côté des idoles suscitées par le désir d'absolu (et les Baals de nos jours les moins masqués peuvent se glisser derrière le profit à tout prix ou la croissance, la rentabilité, la réalisation de soi à partir de soi).

Malgré tous ces maux, la Bible ne cesse d'affirmer dès le jardin d'Eden, que Dieu vient à l'homme, qui lui se cache. Il faudrait donc plutôt parler de «pardon originel» comme le suggère Lytta Basset¹. Le Nouveau Testament en annonçant un Dieu fait homme, annonce aussi une espérance qui ne fait jamais l'économie de la croix, une espérance qui inclut et dépasse toute forme de "mauvais placement". Dans l'évangile de Jean, le grec joue sur le terme *élevé* : "A son heure, le fils de l'homme sera élevé" où élevé est à la fois *élevé sur la croix*, et élevé comme *glorifié*.

Ainsi à la suite du Christ qui passe au travers de la mort, l'homme est délivré de l'enfermement dans le péché par la reconnaissance de ses fautes et le pardon sans condition de Dieu. Cet homme délivré, non-coupable, conscient de ses limites, et confiant en Dieu, peut alors devenir responsable, répondre de ses actes, et se sentir appelé.

Au passage, Michel Bertrand nous aura montré quelques unes des richesses de l'hébreu, dont cette acrobatie sémantique par laquelle nous pouvons finir ici, qui éclaire la condition humaine non sans humour : le mot NU en hébreu signifie aussi *le rusé*, et par extension *le serpent*... Et il signifie aussi, *le sage*, parce que c'est celui qui a conscience de sa faiblesse.

¹ in "Le pardon originel". Editions Labor & Fides, 1994